

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 4 (1866)
Heft: 34 [i.e. 35]

Artikel: Onna fenna bin attrapaïe
Autor: Dénéréaz, C.-C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178908>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Et pour t'engager à suivre mon conseil, je continue la description de Lausanne, commencée dans ma première lettre. Je t'ai parlé, je crois, d'Ouchy, eh bien, d'Ouchy montons à Lausanne, par cette route large et légèrement inclinée, où nul arbre incommodé ne vient arrêter les rayons du soleil qui vous dardent voluptueusement dans le dos, durant le trajet. Rien ne peut te donner une idée de la jouissance que fait éprouver cette bonne chaleur dans les mois de juillet et d'août. C'est le soleil qui vivifie ; l'ombre est pour les morts : l'autorité municipale l'a compris, car elle vient de faire planter un beau cordon d'acacias et de tilleuls sur le chemin du cimetière de Montoie. Il y a dans cette précaution toute paternelle pour les morts quelque chose de profondément philosophique ; et les parents qui accompagnent un des leurs à sa dernière demeure ont au moins la douce consolation de le voir s'en aller en suivant les frais ombrages de l'édition lausannoise.

Lorsqu'on atteint le haut de la montée d'Ouchy, le coup-d'œil devient ravissant ; à gauche, le mur du jardin du Casino qui, l'autre jour encore, s'inclinait pour saluer le passant ; à droite, un magnifique entrepôt pour les chars, indiqué par un écrêteau dont l'élégance et la blancheur décorent agréablement l'ancien couvent de St-François. Au pied de l'église, et contre le mur plâtré par le bon goût, sur une étendue de 40 à 50 pieds carrés, se dessinent ordinairement les silhouettes de deux ou trois bons Vaudois, dans l'attitude et le rôle des Tritons de Saint Cloud ; tout à côté, un banc pour les promeneurs et promeneuses qui veulent reprendre haleine, une fois arrivés au haut du pavé.

Puis, s'ouvre la grande place de St-François, qu'à juste titre on devrait appeler la *place des Juifs*, tant les enfants de cette malheureuse nation ont contribué à son embellissement par leurs superbes magasins. Ces braves gens qui furent, nous dit-on, dispersés par toute la terre, ne le sont guère à Lausanne ; il y sont au contraire réunis en grand nombre, encouragés par l'accueil empressé qu'ils y trouvent. Si parmi tes connaissances tu as quelques Juifs allemands contrariés dans leur négoce par la guerre, je t'engage, mon cher Ulrich, à les envoyer à Lausanne, cette belle colonie du pays de Chanaan, où ils pourront apprécier l'hospitalité de ses habitants. S'ils ne savent où s'établir, ils verront les naturels leur céder volontiers la place, convaincus que nul Vaudois, dans son pays, fut-il même sur le pavé, ne peut être aussi malheureux que des gens sans patrie.

Cette généreuse hospitalité a beaucoup contribué à la prospérité de Lausanne, par des liquidations avantageuses pour le public, des ventes à grand rabais, qu'annoncent d'énormes affiches, de grands placards qui alimentent nos imprimeries et donnent de la vie dans nos murs.

Avant de fermer ma lettre, traversons la place de St-François et allons nous promener sur la belle esplanade de Montbenon. Tout, dans ce lieu que chérissent les Lausannois, qu'admirent les étrangers, est fait pour charmer les sens. De nombreux baines au dossier élégamment arqué, invitent à s'asseoir pour contempler à l'aise un des plus beaux panoramas du monde. A nos

pieds, du gravier fin et bien entretenu, où se jouent des milliers d'insectes de toutes formes et de toutes couleurs, qui s'offrent à la loupe du naturaliste ou émaillement la botte du promeneur assis à l'ombre des tilleuls séculaires de l'avenue.

Le terrain de Montbenon étant très propre à la végétation on y a planté, dit-on, dernièrement, un arbre rare, qui paraît vouloir très bien réussir ; c'est le *Granitéa-daplia* du Cap de Bonne-Espérance. Voici la description qu'on m'en a faite : Son feuillage conserve la forme d'un cône tronqué, projetant une ombre étroite mais régulière ; sa tige croît très-lentement, acquiert la dureté de la pierre et résiste à toutes les intempéries. Durant de longues années il reste à une hauteur qui permet, au besoin, de s'asseoir dessus. Cette plante est digne en tous points de l'attention des promeneurs et surtout des botanistes.

Voilà, mon cher ami, quelques détails préliminaires sur Lausanne ; j'aurai le plaisir de t'en donner d'autres, en attendant le jour où je pourrai te serrer la main.

ADRIEN.

Onna fenna bin attrapâie.

Lo charron dé V..... avâï onna fenna que ne vaillesâï pas onna centime d'ao Valâï, et po la corredzi on pou la rossivé quoqué iadza. La fenna, furicusa, sé dese : ah ! lo bougro, mé vâo adé battré ! atteinté vâï ! té vu prâo férè passa elliaò poeté manâüré, et le sein va à la vela po atseta de l'arseni tsi lo pharmacien, po cimpoésena s'n'hommo. Lo pharmacien lâï dit : aï vo onna perméchon d'ao préset ? — Na, lâï repond la fenna. — Et que voliâï vo férè dé cé arseni ? Ma fâï la fenna ne sut pas qué repondré, et lo pharmacien que savâï que le fasâï on mauvais ménadzo, sé démauslavé de cein que le voliâvé férè dé cé arseni et lâï dese : Nê pa lo temps dé lo préparâ ora, repassâ dein on bon quart d'haôra. Peindeint cé temps, lo pharmacien écrit on mot dé beliet ào charron, io lâï marqua que l'avâï fort l'idée que sa fenna voliâvé l'impoésena, mà dé ne pâ avâï pouâire et dé medzi tot cein que lâï baillérâï sa fenna. L'einvouïe vito cé beliet ào charron et sé met à pela onna livra dé suero, pô bailli à la fenna ein pliaice d'arseni. On momeint après, la fenna revint, et lo pharmacien lâï bailla lo suero pela, ein descin : vouâiquevoutre n'arseni ! La fenna tota conteinta s'ein alla ein sé peinseint : atteinds, bougro d'hommo, t'as bintout t'n'afféré.

Lo leindéman matin, la fenna fa la soupa et lâï met lo soi-disant arseni que l'avâï atseta, et le va eria lo charron po dêdjonna. Lo charron que savâï tot, commeinça à medzi et dese à sa fenna : N'ein vâo tout rein ? — Na ! grand maei, ien é dza medzi ! — T'as too, ca lé rudo bouna ! La fenna ne réponde rein, mà le peinsavé tant mó. Quand lo charron eul medzi sa soupa, ie retourna à sa boutequa et on momeint après, sa fenna alla verré à catzon cein que d'eveniâï. Lo charron, que l'apéçut, sé méte on pou à pllicindré et à sé cramponna à s'n'établli. La fenna sé peinsavé : cein va bin ! — Lo charron scimbliavé étré adé pe mó ; ie sé lameintavé et desâï : Eh ! mon Dieu !... ah!.... oh!.... su fotu !... et sé tsampé perque bas

ein erieint : su moo ! — Quand la fenna lo ve éteindu, l'entra dein la bouteque ein descin : stu iadzo te l'as t'n'affére ; le lo craïa bin adrâï moo, et le preind donna corda que l'âï passé à dotor d'âo cou. Le passé lo bet dé la corda pé on perte que l'âï iavâï ad pliaifond, et lo là teni avoué on bocon dé bou, et pouï après, le monté vito amont, teri la corda, pô férè crairé que s'n'hommo s'élâï peindu. Mâ peindeint que le remontavé, lo charron douté la corda dé son cou, et attasé lo bane d'ano avoué, et la fenna quétâï arrevâie amont, preind lo bet dé la corda et se met à teri lo bane d'âo que fut bintout peindu. La fenna que craïa s'n'hommo bin ganguelli, se frotté l'é je avoué on ougnon, po sé férè pliora, et le cor tsi l'assesseu et tsi lo syndico ein erieint : Eh ! mon Dieu ! veni vito.... m'n'hommo, mon pourro hommo s'est peindu !.... L'assesseu, lo syndico et tot plien d'autré dzain vignont verré à la boutequa d'âo charron po lo dépeindré ; mâ quand l'âï arreviront, troviront lo charron que rabotavé tranquillamentein ein sublîent onna tsangon, et découté li, lo bane d'ano, peindu, que branlavé adé.....

Vo pâodé crairé diéro furent ébâï, et diéro la fenna fut attrapâie. Tot lo mondo rise dé bon lieu de ellia galésa farça, excepta la fenna, qu'on cinvouïa, menâie pé on gendarme, vo sédé bin ïo !

C. C. D.

X.

Accablé sous ce double malheur, Georges Lesbury serait resté seul sans sa vieille noârrie, qui trouvait encore dans son cœur saignant quelques mots d'espoir, quelques bonnes paroles que le créole écoutait les larmes aux yeux.

Mais le coup de foudre qui venait d'atteindre Georges l'avait frappé mortellement. Pendant trois mois que dura sa maladie, la vieille mulâtre, qui pleurait les siens en silence, ne quitta pas le chevet du jeune homme qu'elle avait berçé. Attentive à ses inquiétudes, elle sut adoucir les dernières heures de sa vie. Mais si Georges, touché de ses soins et de sa tendre sollicitude, convint en lui-même que la race africaine possède autant de cœur que la race blanche, il mourut persuadé que le cerveau d'un homme de couleur ne fonctionne pas de la même manière que le nôtre.

— Maintenant, me dit la fée en me montrant le cadavre du planteur que sa nourrice arrosait de larmes, comprends-tu pourquoi Dieu, te retirant la richesse, t'a placée dans la modeste position que tu occupes ? pourquoi il t'a fait naître cette fois sur une terre libre où tous les hommes sont égaux, où la naissance et la fortune s'effacent devant le mérite personnel ?

— Oui, balbutiai-je en baissant les yeux.

— Je n'ai donc pas besoin de t'avertir que de ta conduite présente dépendra ton existence future. Mais ce que je dois ajouter, c'est que les hommes ne passent à un état supérieur dans l'un de ces milliards de mondes que tu vois dans l'espace que lorsqu'ils ont atteint ici le plus haut degré de perfectionnement que leur nature comporte. Jusque-là, ils sont soumis à toutes les épreuves propres à développer les nobles facultés de leur âme et de leur intelligence. Aucun d'eux n'est condamné à un malheur éternel, mais à une expiation régénératrice qui dure plus ou moins longtemps. La position dont tu te plains a pour but de détruire certains préjugés de caste dont tu es encore imbue. Prends donc garde de jamais dédaigner l'ouvrier aux mains noires par le travail, prends garde de croire que l'élégant oisif a plus de valeur morale que l'artisan qui gagne son pain à la sueur de son front.

Tu viens d'être privilégiée entre toutes les créatures, et puis-

qu'il t'a été permis de soulever un coin du voile qui couvre le passé. Tâche de te rendre digne d'une telle faveur en t'efforçant à monter un degré de cette échelle symbolique qui touche à la matière et s'élève jusqu'à Dieu.

J'allais interroger la fée sur ce grand mystère, quand, me touchant le front de sa baguette magique, elle me rejeta palpitalement d'émotion dans cette vie où, selon elle, j'expie mes torts passés.

— Voilà un songe bien surprenant, dis-je à Marceline quand elle eut achevé son récit.

— Aussi n'est-ce point un songe, répondit la jeune fille en se levant, c'est un avertissement.... une révélation. Jamais le souvenir de la Pierre-aux-Fées ne s'effacera de ma mémoire.

La voix de Marceline était si persuasive que je me levai à mon tour sans oser la contredire.

Comme nous tenions à rentrer de bonne heure, nous revîmes à l'auberge où je donnai l'ordre d'atteler notre voiture, et, cette fois, traversant le pont de Bellecombe pour prendre la route de Bonneville à Genève, nous nous arrêtâmes quelques instants devant la tour ruinée que surmonte une croix.

Mais les amours de Loys et de Blanche n'avaient plus le pouvoir d'occuper Marceline, et ce débris féodal qui, en toute autre occasion, lui eût inspiré quelque poétique pensée, ne put la tirer de sa rêverie.

Ni le coucher du soleil empruntant la cime neigeuse des Alpes, ni les beautés pittoresques du paysage, ni le lever de la lune qui devançait la nuit ne provoquèrent chez Marceline ces mouvements d'extase, ces élans de joie auxquels ma jeune amie m'avait habituée ; elle vivait en elle, ou plutôt dans ce mystérieux passé qu'elle pensait avoir vu.

Après ces derniers mots, madame Walter cessa de parler.

Cependant aucune des personnes réunies dans le salon n'osait émettre son opinion sur ce qu'elle venait d'entendre.

— Eh bien, mesdames, demanda la narratrice, ne vous avais-je pas averties que vous ne me croiriez pas ?

— Ah ! madame, c'est trop dire, fit une voix timide, nous ne doutons ni du songe, ni de votre véracité.

— Mais vous repoussez le système développé par la fée comme n'ayant pas le sens commun ?

Toutes les bouches restèrent closes.

— Je m'y attendais, continua madame Walter. Il ne me reste donc qu'une chose à vous dire, c'est que depuis notre visite à la Pierre-aux-Fées, le caractère de Marceline a visiblement changé. Sa mère s'en applaudit, et moi...

— Vous, madame ?

— Je réfléchis souvent à ce rêve étrange qui a produit une si vive impression sur ma jeune amie.

— Mais vous ne croyez pas qu'une fée l'ait transportée en Allemagne et en Amérique ! s'écrieront plusieurs dames avec un accent d'indignation.

— Cela me serait difficile, attendu que Marceline ne m'a pas quittée un instant, répondit madame Walter, mais je pense qu'il n'est point impossible que notre perfectionnement s'opère au moyen de transformations successives, soit dans ce monde, soit dans ceux que nous aimons à contempler aux heures silencieuses de la nuit.

FIN.

Jeanne MUSSARD.

UU avare s'était persuadé qu'un animal pouvait fort bien vivre sans manger, et, tentant d'abord sur ses chevaux la pratique de cette belle théorie, il diminua peu à peu leur provision de foin et d'avoine. Il parvint à les laisser trois jours sans nourriture ; le quatrième, il est vrai, les pauvres bêtes étaient mortes.

— C'est dommage, dit-il, elles commençaient à s'y accoutumer !

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.